

# Les ratées de la famille

Jean-Louis Jeannelle

Université de Rouen

Interrogée au sujet de son autobiographie par Madeleine Chapsal lors d'un entretien paru en volume, *Les Écrivains en personne* (Julliard, 1960), Beauvoir eut, au sujet de l'interprétation des *Mémoires d'une jeune fille rangée*, une réaction pour le moins inattendue lorsque l'intervieweuse suggéra que Zaza avait échoué là où l'écrivaine avait réussi : « Elle n'a pas échoué, elle est morte. » Aux yeux de tous les lecteurs, tel est pourtant bien le cas : la mort, quelle qu'en soit la cause, est bien un échec. Comment expliquer, sans cela, la culpabilité sur laquelle Beauvoir achève son autobiographie ? Plus étonnant encore, Beauvoir ajoutait : « mourir est la solution la plus absolue », et inversait l'interprétation la plus vraisemblable des *Mémoires* : « on pourrait dire que j'ai échoué dans la mesure où j'ai vécu et qu'elle a réussi dans la mesure où elle est morte. Qu'elle soit morte ou qu'elle ait vécu, cela ne change rien à la qualité qu'elle avait à 20 ans<sup>1</sup> ». Jouant avec l'idée sartrienne selon laquelle la mort transforme « la vie en destin » (selon une formule initialement malrucienne), Beauvoir suggérait, semble-t-il, que le sens d'un destin est indépendant de la mort. Mais peut-être sa relecture était-elle plus radicale, anticipant ici sur l'idée que la vie, quelle que soit l'authenticité des choix pris par un individu, est une série de renoncements, autrement dit est toujours en deçà des espoirs qu'une jeunesse a pu nourrir – « je croyais, quand j'étais jeune, que j'avais une vie devant moi ; mais une vie n'est jamais ni devant ni derrière soi, ce n'est pas quelque chose *qu'on a*, c'est quelque chose *qui passe*<sup>2</sup>... »

Échec ou non ? La question reste posée. Plus encore, elle confère au récit une puissante tension narrative, autrement dit sous-tend les destins conjoints de Simone et de Zaza d'attente faite d'« anticipation » mais « teintée d'incertitude » propre à conférer « des traits passionnels »<sup>3</sup> à notre lecture. En effet, au progressif effondrement de l'univers feutré et heureux que la jeune Simone s'était construit durant son enfance (« Je regardais mes parents, ma sœur, et j'avais chaud au cœur. “Nous quatre !”, me disais-je avec ravissement », p. 96) succède, alors qu'elle s'affranchit peu à peu de son milieu, le décrochage progressif de Zaza, renonçant à des études poussées pour se plier aux obligations mondaines de sa mère et se pliant à la perspective d'un mariage forcé, jusqu'au drame final, précipité par la maladie. S'il n'y a pas lieu d'y voir une transposition sur le plan de l'amitié de la communion des saints, par laquelle les deux amies se seraient échangé mérites et fautes, le parcours croisé de Simone et Zaza n'en constitue pas moins un double ratage : la première parce qu'elle s'est condamnée, en

---

<sup>1</sup> Cité par Éliane Lecarme-Tabone dans *Mémoires d'une jeune fille rangée de Simone de Beauvoir*, Paris, Gallimard, coll. « Foliothèque », 2000, p. 227.

<sup>2</sup> Simone de Beauvoir, « Entretien avec Francis Jeanson (1965) », dans *Mémoires*, t. II, dir. Jean-Louis Jeannelle et Éliane Lecarme-Tabone, Paris, Gallimard, 2018, p. 1200-1201.

<sup>3</sup> Raphaël Baroni, *La Tension narrative : suspense, curiosité et surprise*, Paris, Seuil, 2007, p. 18.

rompant avec sa classe, à un ratage matrimonial et professionnel, la seconde parce qu'elle a déclaré à sa mère, juste avant de mourir : « Dans toutes les familles il y a du déchet : c'est moi le déchet. » (p. 473).

Tout le paradoxe est qu'en même temps, l'unique destin entièrement, radicalement « raté » non plus au regard des normes bourgeoises cette fois-ci, mais aux yeux de la mémorialiste comme des lecteurs, c'est celui de Jacques, seul personnage à bénéficier d'une prolepse exceptionnelle. L'enfant brillant qui répondait à toutes les attentes de son milieu par sa réussite scolaire, sa culture, son sérieux de petit homme, pressé d'occuper la place laissée vacante par son père, échouera sur toute la ligne. Dans le cas de Zaza, si la mort annule les espoirs de la jeune fille, sa vie envisagée comme dans son ensemble ne se réduit pas au drame survenu en 1929, alors que Simone passait l'agrégation : le mystère plane toujours sur l'authenticité de l'amour éprouvé par Pradelle, de même que sur les raisons du mal qui l'emporte, mais son destin, tel que les *Mémoires* le dessinent et surtout tel que les lettres et les carnets pieusement publiés par sa famille par la suite permettent de le reconstituer, apparaît bien comme un geste de révolte, jouissant d'une certaine stature. Quant à Simone, le ratage est dans son cas assumé, voire anticipé : il fait de la jeune fille ce que nous appellerions aujourd'hui une « transfuge de classe »<sup>4</sup>, pour laquelle le déclassement social initial se voit transfiguré en un « reclassement » situé à l'horizon du récit, à savoir sa métamorphose durant la guerre de simple professeure de philosophie en « intellectuelle », garante avec Sartre du sens de l'histoire.

Qui rate donc réellement son existence dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée* ? À cette question, il n'est possible de répondre qu'en envisageant le rôle ambigu joué par les familles, tant le sens d'une vie débutante est intrinsèquement lié aux attentes et aux contraintes que celles-ci font peser sur chacun de leurs membres. Aussi verrons-nous dans une première partie, que les *Mémoires* font de la cellule famille un cadre d'épanouissement dont les normes s'avèrent progressivement étouffantes. Le phénomène se redouble, ainsi que nous le verrons dans une deuxième partie, d'une division genrée dans les voies de la réussite ou du ratage : pour les garçons, toutes les conditions sont réunies pour permettre de s'accomplir entièrement ; pour les filles, la seule issue se confond avec le mariage, dans des conditions mêlant étroitement sexualité, économie et droit. Une telle inégalité masque toutefois le fait que la famille bourgeoise constitue dans le récit le principal lieu de ratage. En sorte que la réussite d'une vie en passe par l'échec aux yeux des parents et de la société. Tel est, nous le verrons, le fil rouge des *Mémoires* : mettre en évidence le fait que chacun doit savoir rater cet avenir tout tracé par le cercle familial afin de s'inventer un destin, librement assumé.

## I. L'esprit de famille

Première et principale cellule des *Mémoires*, la famille obéit à une logique d'homogamie extrêmement puissante, par laquelle les membres

---

<sup>4</sup> Sur les récits de transfuges, voir Tiphaine Samoyault, « Mémoire de la trahison (Bourdieu, Depardon, Éribon, Ernaux) », dans *Le Sens du passé : pour une nouvelle approche des Mémoires*, n° 104 de *La Licorne*, dir. Marc Hersant, Jean-Louis Jeannelle et Damien Zanone, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 191-203.

d'un foyer sont conduits à rechercher leur conjoint au sein du même groupe social, d'autant plus restreint que les prétentions sociales de la famille sont élevées. Beauvoir rappelait en 1947 dans *Pour une morale de l'ambiguïté* l'un des plus célèbres constats du *Discours de la méthode* : « Le malheur de l'homme, a dit Descartes, vient de ce qu'il a d'abord été un enfant<sup>5</sup>. » En 1958, c'est à l'aune de l'existence sous toutes ses facettes et non du seul exercice de la raison, comme c'était le cas chez le philosophe, que l'autobiographe envisage ce malheur en faisant de la famille une sorte de paradis originel se muant progressivement en un « régime cellulaire », ainsi que Gide l'écrivait dans l'un des chapitres des *Faux-Monnayeurs* en 1925.

### Famille, religion et patrie

On a souvent commenté l'autorité avec laquelle l'autobiographe débute son récit par un pronom à la première personne assuré : « Je suis née... », sans remarquer que le sujet n'existe en réalité à la phrase suivante qu'au regard d'un groupe pré-existant, fortement constitué par les positions de chacun au sein d'une étroite communauté d'intérêts, ainsi que le souligne le même pronom sous sa forme tonique, situé en hyperbate à la phrase suivante : « Sur les photos de famille prises l'été suivant, on voit de jeunes dames en robes longues, aux chapeaux empanachés de plumes d'autruche, des messieurs coiffés de canotiers et de panamas qui sourient à un bébé : ce sont mes parents, mon grand-père, des oncles, des tantes, et c'est moi. » (p. 11). Tout dans la phrase mime une phase préalable au stade du miroir, par laquelle le nouveau né s'identifie en fonction de sa place au centre de la cellule familiale, où chacun se reconnaît à sa coiffe. À travers le phénomène de spécularité entre le sourire des adultes et le regard du bébé, ce dernier se voit garantir une forme de nécessité. Assise première, c'est le sentiment d'appartenance à cette unité protectrice qui confirme l'enfant dans son être et le protège de tout ce qui pourrait menacer son assurance narcissique<sup>6</sup>.

La loi à laquelle obéit la famille est celle de la *redondance*, puissante garantie de la cohérence du petit groupe. Ses membres adhèrent à des valeurs qui correspondent à leur situation sociale, dont il tirent une image rassurante d'eux-mêmes :

On ne me donnait que des livres enfantins, choisis avec circonspection ; ils admettaient les mêmes vérités et les mêmes valeurs que mes parents et mes institutrices ; les bons étaient récompensés, les méchants punis ; il n'arrivait de mésaventures qu'aux gens ridicules et stupides. Il me suffisait que ces principes essentiels fussent sauvegardés ; ordinairement, je ne cherchais

---

<sup>5</sup> Simone de Beauvoir, *Pour une morale de l'ambiguïté*, suivi de *Pyrrhus et Cinéas*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2003, p. 47. Voir la seconde partie du *Discours de la méthode* (1637) : « Je pensai que, pour ce que nous avons tous été enfants avant que d'être hommes, et qu'il nous a fallu longtemps être gouvernés par nos appétits et nos précepteurs, qui étaient souvent contraires les uns aux autres, et qui, ni les uns ni les autres, ne nous conseillaient peut-être pas toujours le meilleur, il est presque impossible que nos jugements soient si purs ni si solides qu'ils auraient été si nous avions eu l'usage entier de notre raison dès le point de notre naissance, et que nous n'eussions jamais été conduits que par elle. »

<sup>6</sup> « À la maison, le moindre incident suscitait de vastes commentaires ; on écoutait volontiers mes histoires, on répétait mes mots. Grands-parents, oncles, tantes, cousins, une abondante famille me garantissait mon importance. » (p. 16).

guère de correspondance entre les fantaisies des livres et la réalité [...]. (p. 69).

La validité des valeurs véhiculées importe peu, puisque celles-ci ne sont jamais mises à l'épreuve, comme dans le cas du patriotisme manichéen qui gagne la petite durant la guerre : seule importe l'autoconfirmation qu'assure un univers clos sur lui-même. De la littérature enfantine choisie par les parents jusqu'aux savoirs scolaires mâtinés de principes moraux et religieux ensuite transmis par le cours Désir, il existe une forte continuité. Si la jeune fille en tire toujours une certaine sécurité, elle se montre, avec le temps, de moins en moins dupe, mais reste impuissante à contester les fondements d'un tel englobant : « Je continuais à accepter sans la critiquer leur version du monde. On ne peut imaginer enseignement plus sectaire que celui que je reçus. Manuels scolaires, livres, classes, conversations : tout convergeait. Jamais on ne me laissa entendre, fût-ce de loin, fût-ce en sourdine, un autre son de cloche. » (p 168).

La redondance observée ne suffit toutefois pas à expliquer la prégnance d'un tel univers. C'est que loin d'être religieux, éthique ou politique, le pilier de la bourgeoisie est en réalité basement matériel ; l'axiologie y masque des intérêts socio-économiques :

C'est peu de dire que la propriété me paraissait un droit sacré ; comme autrefois entre le mot et la chose qu'il désigne, je supposais entre le propriétaire et ses biens une union consubstantielle. Dire : *mon* argent, *ma* sœur, *mon* nez, c'était dans les trois cas affirmer un lien qu'aucune volonté ne pouvait détruire parce qu'il existait par-delà toute convention. (p. 170).

Parfaite représentante de sa classe sociale, la petite Simone reconduit dans l'ordre de l'idéologie la confusion qu'apprentie lectrice elle faisait entre signifiant, signifié et référent – « Je voyais dans l'image graphique l'exacte doublure du son qui lui correspondait : ils émanaient ensemble de la chose » (p. 31). De même qu'elle était aveugle à l'arbitraire du signe, pure convention, la voici adolescente (et plus tard jeune adulte) parfaitement indifférente à l'arbitraire des rapports de classe, appliquant aux phénomènes sociaux le même essentialisme, mais sans être sanctionnée cette fois-ci pour son erreur, puisque l'ordre social auquel elle adhère confirme le sacro-saint droit de propriété.

C'est que la famille n'est pas seulement une réunion d'intérêts communs, elle est, comme l'écrit Bourdieu, « le produit d'un véritable *travail d'institution*, à la fois rituel et technique, visant à instituer durablement en chacun des membres de l'unité institutée des sentiments propres à assurer l'*intégration* qui est la condition de l'existence et de la persistance de cette unité<sup>7</sup> » Bien qu'il se présente comme inné, le sentiment familial résulte de supports matériels, d'habitudes incorporées, de goûts, de contraintes et d'évaluations produisant ce mélange d'« affections obligées » et d'« obligations affectives » garant de l'homogénéité du groupe. Ainsi s'explique que Simone ait, par la suite, mis si longtemps à comprendre la violence de son amitié pour Zaza ; aucune place n'était, en effet, prévue

---

<sup>7</sup> Pierre Bourdieu, « Le sens de la famille », *Raisons pratiques : sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, 1994, p. 139.

pour l'amitié<sup>8</sup>, tant la petite fille avait été « entraînée à confondre ce qui doit être et ce qui est ».

C'est cet univers autarcique que l'adolescente s'efforcera de briser, lorsque, admiratrice des *Nourritures terrestres* de Gide, elle fera du « Famille, je vous hais ! foyers clos, portes refermées » ce qu'elle nomme une « cause sacrée » (p. 254). Tel est précisément ce qui la retient à la perspective de devenir « M<sup>me</sup> Laiguillon » : la peur de ne plus avoir pour perspective que « l'entretien d'un "foyer clos" » (p. 286). Plus tard, c'est également ce qui freine son intérêt (un temps réel pourtant, comme le montrent les *Cahiers de jeunesse*) pour Pradelle/Merleau-Ponty, qui ne partage pas son « horreur des "foyers clos" » (p. 321). Mais là où Gide voyait dans l'emprise exercée par les familles un phénomène avant tout psychologique, Beauvoir y décèle une dimension bien plus profonde, d'ordre à la fois existentiel et métaphysique. Ainsi comprend-on qu'en grandissant, la jeune fille ait éprouvé le besoin de puiser dans la religion la cohérence et la nécessité dont sa famille réelle se voit peu à peu privée, optant ainsi pour le destin de carmélite afin de « contempler à longueur de temps la gloire de Dieu » – à ce moment précis du texte, le sourire entendu que son père oppose à son « Moi, je ne me marierai pas », auquel elle-même renvoie intérieurement un sourire (p. 100), suffit à révéler le substrat oedipien de cette virginité fantasmée par l'adolescente en mal d'« omnisciente majesté » (p. 178) initialement assurée par son père, et qu'il lui faut préserver fort longtemps, afin de se justifier à ses propres yeux. Contrepartie de cette omnisciente (prétendument) protectrice : le pouvoir, longtemps exercé par ses parents, de « faire [d'elle] une coupable » (p. 144). Aussi ni la perte de la foi ni la révolte contre l'autorité parentale n'empêcheront-elles les valeurs transmises de s'exercer longtemps à l'insu de l'adolescente : « Loin que ma mère dût son autorité à un pouvoir surnaturel, c'est mon respect qui donnait un caractère sacré à ses décrets. Je continuai de m'y soumettre. Idées de devoir, de mérite, tabous sexuels : tout fut conservé. » (p. 182-183).

### Savoir rester à sa place

En lectrice attentive de la thèse de son camarade Claude Lévi-Strauss, que celui-ci lui avait confiée alors qu'elle écrivait *Le Deuxième Sexe* et dont elle avait tiré en novembre 1949 un compte rendu sur *Les Structures élémentaires de la parenté* paru cette année là<sup>9</sup>, Beauvoir sait parfaitement que la famille constitue un véritable système, dont chaque pièce s'inscrit dans un jeu d'identités et de différences avec le tout.

---

<sup>8</sup> Il était entendu que j'avais une tendre affection pour toute ma famille, y compris mes plus lointains cousins. Mes parents, ma sœur, je les aimais : ce mot couvrait tout. Les nuances de mes sentiments, leurs fluctuations, n'avaient pas droit à l'existence. Zaza était ma meilleure amie : il n'y avait rien de plus à dire. Dans un cœur bien ordonné, l'amitié occupe un rang honorable, mais elle n'a ni l'éclat du mystérieux Amour ni la dignité sacrée des tendresses filiales. Je ne mettais pas en question cette hiérarchie. (p. 123-124).

<sup>9</sup> Simone de Beauvoir, « Les structures élémentaires de la parenté, de Claude Lévi-Strauss », *Les Temps modernes*, n° 49, novembre 1939, p. 943-949. Sur ce point, voir Frédéric Keck, « Beauvoir, lectrice de Lévi-Strauss. Les relations hommes/femmes entre existentialisme et structuralisme », *Les Temps modernes*, n° 647-648, « La transmission Beauvoir », janvier-mars 2008, p. 242-255.

L'hostilité que la génération structuraliste, Lévi-Strauss compris<sup>10</sup>, a témoignée à l'égard de Sartre et de l'humanisme existentialiste, ne doit pas nous leurrer : l'ensemble des *Mémoires* obéit à une logique implacable, régie par la place occupée au sein de l'ensemble. Très tôt, Simone de Beauvoir se métamorphose en « enfant sage » – « Les premiers temps, j'avais composé mon personnage ; il m'avait valu tant de louanges, et dont j'avais tiré de si grandes satisfactions que j'avais fini par m'identifier à lui : il devint ma seule vérité. » (p. 44) –, étape préliminaire à sa transformation en « petite fille rangée » (p. 83), formule qu'il ne convient pas, là encore, de limiter à son acception psychologique, mais qu'il faut prendre en un sens littéral. À l'époque, un jeune homme finit, après avoir goûté aux plaisirs de la vie, par « se ranger » en faisant un bon mariage. Pour une jeune fille, les choses sont différentes : la voix passive signale qu'elle ne passe pas librement d'un état à un autre ; d'emblée, elle « est » rangée ou ne l'est pas, comme s'il s'agissait d'un état de nature. Quoi qu'il en soit, le terme traduit bien l'obligation faite d'occuper une place précise, centrale de préférence, puisque Poupette, pour sa part, se voit « reléguée à une place secondaire », celle de « plus petite », frustrée par les injustices qui en résultent, en dépit de ses efforts pour échapper à cette malédiction (voir p. 58).

Il en résulte un monde parfaitement ordonné, ainsi que la mémorialiste le souligne au sujet des vacances passées à La Grillère, où est reconstitué le quotidien cadré et rythmé en vigueur chez cette tante : « Tante Hélène, dès six heures du matin, inspectait ses armoires. Servie par une nombreuse domesticité, elle ne faisait pas le ménage, cuisinait rarement, ne cousait ni ne lisait jamais, et pourtant elle se plaignait de n'avoir pas une minute à elle : sans répit elle furetait de la cave au grenier. Mon oncle descendait vers neuf heures ; il astiquait ses guêtres dans la cordonnerie et partait seller son cheval. Madeleine soignait ses bêtes. Robert dormait. On déjeunait tard. » (p. 103). La suractivité improductive caractérise parfaitement la position centrale, mais faussée, car vide de sens ou d'effets, d'une mère de famille bourgeoise. Répétée à l'identique (« sauf le dimanche »), la même journée se déroule en vase clos – « Jamais ma tante ne recevait et elle ne rendait visite à personne. » (p. 106) – mais n'en suscite par moins chez la jeune fille, dont les sens sont aiguisés par la nature environnante, une impression de plénitude : « Chaque chose et moi-même nous avons notre place juste ici, maintenant, à jamais. » (p. 106). Étonnant *hic et nunc*, aussitôt versé dans l'éternité, non sans parodier la doxologie, prière de louange concluant la prière eucharistique de la Messe ou les dizaines du rosaire : « *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto, sicut erat in principio et nunc et semper et in saecula saeculorum. Amen.* »

La petite fille va même jusqu'à se transposer l'idéal d'« *aurea mediocritas* » transmise par le stoïcisme, mais faussée car appliquée à la vie sociale, dont elle se masque les rigueurs, en transformant la « médiocrité » de sa famille en un « juste milieu » d'inspiration aristotélicienne : « Les miséreux, les voyous, je les considérais comme des exclus ; mais les princes et les milliardaires se trouvaient eux aussi séparés du monde véritable : leur

---

<sup>10</sup> Voir Jean-Louis Jeannelle, Notice de *La Force des choses*, dans *Mémoires*, dir. Jean-Louis Jeannelle et Éliane Lecarme-Tabone, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2018, p. 1408-1409.

situation insolite les en écartait. Quant à moi, je croyais avoir accès aux plus hautes comme aux plus basses sphères de la société ; en vérité les premières m'étaient fermées, et j'étais coupée radicalement des secondes. » (p. 65). Telle est précisément la fonction de l'idéologie : duper le sujet sur la position qu'il occupe au sein du champ social, ainsi par conséquent que sur son rapport aux autres classes.

Anticipant sur la sociologie interactionniste d'Erwin Goffman, c'est bien en termes de « rôles » que Beauvoir analyse le fonctionnement implacable de ce petit univers familial. Si les hommes y occupent, de droit, une place d'honneur, dans la vie quotidienne, c'est, remarque-t-elle, Louise, sa mère ou les demoiselles du cours Désir qui tenaient « les premiers rôles » (p. 75), conformément à la métaphore théâtrale employée par le sociologue américain. Aussi, bien que célébrées sur la scène domestique, les femmes sont-elles loin d'être maîtres de leur rôle et perdent en autonomie ce qu'on daigne leur accorder en prestige. La place qui leur est réservée est étroitement surveillée, si bien que dans le nouvel appartement de la rue de Rennes, Simone et Poupette rêvent d'avoir « une chambre à elles » (p. 129), n'ignorant pas, ainsi que Virginia Woolf le soulignera en 1929, que l'épanouissement et la création dépendent pour commencer de la place occupée dans l'espace privé (et social). Or une règle s'impose à l'ensemble des femmes, à la fois tacite et néanmoins rebâchées : savoir rester à sa place – manière de rappeler chacune à l'ordre. Même son amie Clotilde, qu'elle admire pour sa grâce, sa distinction sociale et surtout le fait qu'elle possède « un passé à soi », qu'atteste un secrétaire « rempli de souvenirs » (p. 195), fera très jeune un mariage arrangée : la voilà désormais parfaitement « rangée »... Quant à Beauvoir, elle qui exulte de se voir reconnaître par son père l'intelligence d'un garçon doit elle aussi déchanter : on ne la traite pas moins « en fille » (p. 161), la confinant « dans une nursery ».

À toutes s'applique la même règle, à savoir « se tenir à sa place » (p. 364), et gare à celles qui l'ignorent, telle Stépha que Mme Mabilbe fustige parce qu'elle a discrètement flirté avec Xavier Du Moulin, pourtant destiné à la prêtrise.

### **Sexualité, reproduction, héritage**

Si la famille exerce à ce point son emprise sur la vie de chacun, c'est que s'y nouent étroitement les plans intimes ou collectifs que l'on pourrait croire distincts, mais qui, depuis Balzac, se révèlent indissociables au sein de la famille bourgeoise. Elle est, plus précisément, un échangeur entre sexualité et richesse puisque s'y décide le jeu des alliances donc la transmission du patrimoine (hérédité comme finances). Aussi toute l'éducation des filles est-elle régie par un ensemble de règles qui dépassent largement les intérêts personnels des intéressées et organisent leur vie jusqu'au plus intime de leur être.

L'articulation entre la sexualité et patrimoine est si décisive que les sujets féminins sont souvent conduits – la jeune Simone tout particulièrement – à s'aveugler sur ce point. Chez elle, la sexualité constitue une sorte de point aveugle constant, en sorte que parmi les attendus du récit autobiographique mis en œuvre par Beauvoir, le seul à manquer est celui de la découverte de la sexualité, même une fois l'amour découvert en la personne de Sartre. Notons que là où Zaza se heurte à l'interdit qui frappe

tout mariage d'amour, son amie Simone parvient à imposer son désir : la raison en est, remarque Mme Mabile, que les « Beauvoir sont des gens hors classe » (p. 362), manière de signifier qu'ils sont déclassés, et de ce fait enclins à compromettre l'avenir de leurs filles en les laissant, telle Titite, la cousine de Beauvoir, se marier « par inclination » et non suivant la voie de la raison. Reste que même si aucun héritage n'est à attendre pour les sœurs Beauvoir, la préservation de la virginité qui garantit la réputation s'exerce avec la même force.

Un point réunit toutes les manifestations de désir sexuel, à savoir l'aveu d'ignorance. Simone assiste-t-elle à la projection d'un film dont le héros s'enferme avec une bohémienne nue dans une maisonnette, les regards effarés de sa mère et de sa grand-mère lui apprenent que l'histoire n'est pas pour elle – « mais je ne compris pas bien pourquoi » (p. 72), précise-t-elle. Plus tard, lorsqu'elle décide d'interroger sa cousine Madeleine sur ce que contiennent les livres défendus, les révélations de cette dernière sur le sexe masculin ou sur les menstruations lui restent ésotériques, parce qu'insignifiantes : « quelque chose clochait, je ne savais pas quoi » (p. 113). Lorsque la jeune fille se décide à interroger sa mère sur le mystère de la naissance, celle-ci répond de mauvaise grâce et la conversation n'a pas de suite (p. 115) – et c'est Beauvoir elle-même qui interrompra sa mère (à son grand soulagement) lorsque celle-ci tentera d'aborder le chapitre de la fécondation avec l'adolescente devenue pubère. Cette métamorphose physique et psychique (« la formation », p. 132) est précisément l'occasion de langueurs et de vertiges que Simone ne sait interpréter, en dépit d'une symbolique sommaire (« J'eus des cauchemars. Un homme sautait sur mon lit, il enfonçait son genou dans mon estomac, j'étouffais »). Si, au plus violent de ses crises, elle désire un corps d'homme contre le sien, jamais Beauvoir n'évoque une curiosité ou une attirance pour le sexe masculin : lorsqu'un exhibionniste d'une « pieuse librairie proche de Saint-Sulpice » ouvre sa blouse et découvre « quelque chose de rose » (p. 212), la jeune fille reste interloquée, tourne les talons et en conclut que « des choses bizarres pouvaient inopinément arriver »... L'épisode le plus révélateur se situe à 16 ans environ, lors d'une projection salle Pleyel à laquelle il lui faut assister debout au promenoir : « Je sentis avec surprise des mains qui me palpaient à travers mon manteau de lainage ; je crus qu'on cherchait à me voler mon sac et je le serrai sous mon bras ; les mains continuèrent à me triturer, absurdement. Je ne sus que dire ni que faire : je ne bronchai pas. Le film terminé, un homme, coiffé d'un feutre marron, me désigna en ricanant à un ami qui se mit lui aussi à rire. Ils se moquaient de moi : pourquoi ? Je n'y compris rien. » (p. 212). Comme Suzanne Simonin, l'héroïne de Diderot, c'est à travers son ignorance sans cesse répétée que la jeune fille aborde la question sexuelle, même lorsque les réalités physiques lui sont mises sous les yeux ou qu'elle subit les assauts du désir masculin. Mais là où l'ignorance affirmée de la religieuse ne l'empêche nullement de donner et même de recevoir du plaisir de la troisième des mères supérieures entre les mains desquelles elle passe<sup>11</sup>, Simone elle reste hermétique à tout nouveau savoir, et lorsqu'un cavalier dans un cours de danse la presse contre sa

---

<sup>11</sup> Sur ce point, voir Eve Kosofsky Sedgwick, « Privilege of Unknowing : Diderot's *The Nun* », *Tendencies*, Durham, Duke University Press, 1993, p. 23-51.



poitrine, suscitant en elle « une impression bizarre, qui ressemblait à un vertige d'estomac » (p. 213), là encore, sa seule réaction est de fuir – autrement dit l'inverse du célèbre précédent de « danse contre seins » dans *Sodome et Gomorrhe*. Or n'est-ce pas Proust qui notait dans *La Prisonnière* au sujet d'une formule ambiguë d'Albertine qu'on « entend rétrospectivement quand on a compris » : tel n'est pas le cas pour la jeune Beauvoir, qui n'y comprend décidément rien.

Reste qu'en la matière, Simone n'est pas ignare au point de négliger les précautions qui s'imposent à toute « vraie jeune fille », contrairement à Yvonne, dont ont profité à tour de rôle les amis de Robert et qui doit renoncer à une perspective de mariage (voir p. 217). Autrement dit, elle connaît la « règle du jeu » : que pour une jeune fille, le principal risque de ratage concerne la perte de sa virginité. C'est donc à travers le point aveugle de la sexualité que se traduit le plus nettement la contrainte exercée par la famille de la jeune fille, comme si l'absence de dot, condition *sine qua non* d'un beau mariage entraînait avec elle le refoulement d'un désir physique qui ne peut se vivre que dans le cadre autorisé à la fois par la loi et par la société.

## II. Une machine à rater

Le refoulement de la sexualité témoigne sur un point central dans tout récit autobiographique du poids exercé par le cadre familial. Aussi n'est-il de réussite ou de ratage dans une vie qu'au regard des contraintes imposées par les parents et des espoirs que ceux-ci projettent sur l'avenir de leur progéniture. En tant que structure où l'intimité de chacun s'enchevêtre étroitement à un régime juridique, à des normes morales et à un héritage à préserver, la famille est une fabrique des identités dont le degré d'exigence imposé ne peut que produire d'incessants ratages. Depuis Balzac<sup>12</sup>, les célibataires endurcis, les vieilles filles acariâtres, les déviants à la sexualité ambiguë hantent la cellule bourgeoise comme une mauvaise conscience qui en dit long sur les incohérences de ce système censé être garant de l'ordre et de la morale.

### Petits arrangements avec la morale bourgeoise

S'il en est ainsi, c'est que la famille bourgeoise elle-même est le théâtre de ratés continuels. Paru en 1958, le récit autobiographique de Beauvoir est contemporain des *Mythologies* (1957), recueil d'articles initialement parus entre 1954 et 1956, où Roland Barthes déchiffrait à travers une série d'objets du quotidien, de figures médiatiques, ou de faits divers une idéologie aussi pesante qu'arbitraire. La reconstitution de son enfance permet à l'ancienne « jeune fille rangée » de déconstruire, de l'intérieur, ce système oppressant totalement aveugle à ses propres ratés.

Il se trouve que la principale faille dans le système familial provient de celui qui devrait en être le pilier, à savoir Georges de Beauvoir lui-même. Celui qui incarne, aux yeux de l'enfant, l'autorité et la sécurité est loin de vivre en adéquation avec ce qu'il professe. La source de cette faille n'est autre que la ruine qui touche progressivement cet homme, mi-aristocrate mi-

---

<sup>12</sup> Voir Michael Lucey, *Les Ratés de la famille : Balzac et les formes sociales de la sexualité*, trad. Didier Éribon, Paris, Fayard, 2008.

bourgeois, contraint après la guerre de renoncer peu à peu à ses prétentions sociales, mais se révèle incapable d'affronter réellement la situation. Dédaigneux, ainsi que l'écrit Beauvoir, des « succès qui s'obtiennent par le travail et l'effort » parce qu'il se juge « né », autrement dit en possession de « qualités irréductibles à tout mérite : esprit, talent, charme, race » (p. 47)..., le père de Simone s'aveugle sur sa situation réelle de déclassé, qu'il se masque en déployant dans la vie quotidienne cet art de paraître tiré de son goût prononcé pour le théâtre, ne cessant d'accentuer ses prétentions au fur et à mesure que sa situation décline selon un phénomène typique d'*hystérésis de l'habitus* analysé par Pierre Bourdieu comme persistance de dispositions acquises en dépit d'un changement drastique de situation sociale. Cette inadaptation sociale première fautive, par contagion, son jugement et le conduit à revendiquer des normes d'autant plus rigides qu'elles sont incohérentes. Ainsi de sa morale, qui combine admiration pour Renan (auteur du scandaleux *Vie de Jésus*) et respect de l'Église, ainsi que « culte de la famille » et concessions accordées aux hommes, dont les besoins sexuels, jugés « naturels », rendent nécessaire l'indulgence accordée aux « femmes qu'on dit légères » (p. 50). En sorte qu'en devenant une sorte de gratte-papier (voir p. 130), Georges de Beauvoir est conduit à en adopter tous les travers (les soirées au café, les courses, bientôt les infidélités, que sous-entendent des formulations tout en euphémisme : « Maman restait souvent seule », p. 130 ; « donner des coups de canif dans le contrat », p. 249), tout en maintenant un « exhibitionnisme agressif » (p. 232) à l'égard de ceux qu'il côtoie du fait de sa nouvelle condition. Or Simone, bien qu'aveugle à la mauvaise foi de son père (voir p. 141), perce par son goût de la cohérence logique les contradictions paternelles : « Papa avait échoué à s'enrichir : aurait-il jugé bon qu'on le privât de ses droits ? » (p. 171) – l'interrogation directe sonne de manière ironique et souligne la fautive naïveté de l'enfant, capable de déceler la mauvaise foi. Au moment où l'autobiographe admet s'être néanmoins inclinée devant cette « logique que complétait une vérité empirique » : « les “lumières” sont l'apanage de la bourgeoisie » (p. 171), l'allusion à la critique marxiste des droits abstraits et de l'idéologie censitaire, souligne la violence de classe que recouvre le terme « lumières ».

Plus généralement, c'est l'ensemble des figures masculines qui semblent atteintes et dévalorisées dans les *Mémoires*. Ainsi de « bon-papa », que sa ruine soudaine aux environs des années 1910 (ruines dont les conséquences sont d'ailleurs atténuées afin de ne pas trop brusquer la mythologie familiale : l'homme fit en effet de la prison) transforme en spéculateur fumeux, confiant dans son flair infallible, mais contraint de quêter des fonds auprès de son épouse ou de ses enfants au point de vouloir faire croire à son beau-fils (qui a dû renoncer à la dot de sa femme – voir p. 95) qu'un alchimiste est parvenu à tirer « sous ses yeux » un lingot d'or d'un morceau de plomb (voir p. 85). Voici Gustave Brasseur « brass[ant] des affaires, des idées, de l'argent » (p. 85) mais dans le vide, comme si la faillite de cet homme était inscrite dans son patronyme. Plus flagrant encore est le cas de Jacques, lui-même petit-fils d'un homme ayant ébranlé par son imprudence la fortune familiale, et qui, devenu jeune garçon soucieux d'incarner cette fonction paternelle en l'absence précoce de son géniteur, ne fait que singer les responsabilités qui lui incombent, reproduisant à son tour

l'aventurisme grand-parternel, comme si le véritable héritage concernait non la fortune familiale mais une sorte de tare psychologique.

De proche en proche, ce sont tous les hommes qui se voient concernés par la menace de ratage, économique nous l'avons vu, scolaire, tels Jacques qui échoue à ses examens, Herbaud et Sartre qui manquent tous les deux au moins une fois l'agrégation, voire de manière plus symbolique, Pradelle, tout étonné de se voir doublé à l'examen de philosophie générale par deux filles (voir p. 320), mais également politique dans le cas de Garric, représentant de la bonne conscience catholique dont le paternalisme culturel masque l'ignorance des véritables enjeux politiques – ce que cache la « mystification » des Équipes, c'est le refus de toute « réciprocité » (p. 293), concept clé de la future morale existentialiste. Les femmes quant à elles subissent la plupart du temps les décisions qui leur sont imposées : la mère de l'autobiographe comme celle de Zaza ont fait des mariages arrangés, plus heureux, au début du moins, pour la première que pour la seconde, qui a « souffert de l'incompréhension d'un mari ennuyeux comme un livre d'algèbre » et a « haï dès la première nuit et à jamais les étreintes conjugales » (p. 153), à l'instar de la grand-mère de Sartre qui avait, quant à elle, rapidement fait chambre à part, où des certificats de complaisance la protégeaient de sa besogne d'épouse.

### Les liens du mariage

Bien qu'exemptes de ces failles patentes dans le cas des hommes, les femmes courent toujours le risque de se transformer en cousine Bette, « bourdons de la ruche<sup>13</sup> » perturbant la loi de la (re)production sur laquelle repose la société bourgeoise. Si les hommes ont la possibilité de réussir professionnellement, les femmes n'ont, quant à elles, que le mariage, autrement dit la maternité comme terrain disponible pour asseoir leur réputation.

Très tôt, la jeune Simone perturbe cette logique en en détournant les contraintes. Ainsi déplace-t-elle la rigueur et l'économie domestique de sa mère sur un plan purement mental, à savoir l'enseignement, qui lui permet d'exercer un certain pouvoir sur les âmes, « combinant avec une ingénieuse exactitude occupations et distractions » de sa sœur Poupette afin d'exploiter « chaque instant sans rien en gaspiller » (p. 76). Ignorante des hiérarchies sociales à l'œuvre, elle ambitionne de devenir « institutrice dans une famille », ce qui aurait pour effet de la transformer en « tierce » selon le terme de Nathalie Heinich<sup>14</sup>. Son erreur de jugement met au jour l'opprobre attaché à toute intellectuelle au sens large (institutrice, bibliothécaire, professeure...), implacablement vouée au célibat, et reléguée *de facto* à un état marginal et subalterne, contrairement à Louise par exemple que son statut de bonne n'empêche pas de se marier. Dans cet avenir d'éducatrice, Simone trouve un moyen de se sauver elle-même, faisant par exemple de sa poupée Blondine qu'elle éduque, au lieu de la mater, une surface de projection : « Tel était le sens de ma vocation : adulte, je reprendrais en main mon enfance et j'en ferais un chef-d'œuvre sans faille. Je me rêvais l'absolu fondement de moi-même et de ma propre apothéose » (p. 77) –

<sup>13</sup> Balzac, préface à *Pierrette* (1840), Pléiade, t. 4, p. 21.

<sup>14</sup> Voir Nathalie Heinich, *États de femme*.

dans cette vocation première d'éducatrice, c'est bien l'œuvre littéraire qui trouve son fondement<sup>15</sup>. De ce fait, la perspective du mariage est sans cesse refusée, et lorsqu'elle est envisagée par Simone, c'est la maternité alors qui lui reste « étrangère » (p. 189). Certes, le risque est grand : en poursuivant ses études, la voici conduite à travailler non plus en amateur comme ses camarades mais à passer, ainsi qu'elle l'écrit, « professionnelle » (p. 235), terme ambigu qui la situe fort prêt des « professionnelles » de petite vie, là où dans la famille catholique très stricte de Zaza, le célibat « n'est pas une vocation » (p. 200), manière de préciser que les femmes sont vouées à la maternité ou à la religion – *tertio non datur*.

L'hostilité de Simone à cette fausse alternative tient à la nature de cette institution matrimoniale : « Le mariage était l'antidote qui permettait d'absorber sans danger les fruits de l'arbre de Science ; je ne m'expliquais pas du tout pourquoi. » (p. 111). Référence par syllepse de sens à la fois à la sexualité et aux études, cette allusion biblique ouvre une piste importante. C'est Zaza qui vend, à plusieurs reprises, la mèche, en particulier lorsqu'elle s'indigne contre la « théorie du coup de foudre sacramentel » (voir p. 200), théorisée par Jean-Louis Vivès dans le *De Institutione feminae christianae*, ou lorsqu'elle s'indigne que l'on puisse ranger « *Tristan et Yseult* parmi les amoureux platoniques » (p. 209) mais se voit rappelée à l'ordre, c'est-à-dire au mariage de raison, à savoir qu'il existe un continuum entre le mariage par intérêt et la prostitution (p. 200), manière d'anticiper les analyses de théoriciennes comme Colette Guillaumin ou Paola Tabet sur l'échange économique-sexuel qui régit la vie des femmes (l'accès illimité à leur sexualité en échange d'un statut ou d'une place<sup>16</sup>).

Or l'essentiel est qu'une telle conception de mariage est, à l'époque même, largement ébranlée : les effets sociaux de la Grande Guerre, l'accès progressif des jeunes filles aux études, les besoins croissants d'une main-d'œuvre féminine, ainsi que la libération inexorable de mœurs provoquent des mutations profondes, qui confèrent aux femmes la possibilité de se dégager des liens contraignants du mariage. Le célibat n'est donc déjà plus tout à fait ce ratage social que la jeune Beauvoir craint longtemps pour elle-même, mais dont elle comprend peu à peu l'intérêt. Là encore existe un certain retard des mœurs sur les évolutions de la société française propre à soumettre les femmes à des peurs sans commune mesure avec la réalité, comme lorsque Simone se demande : « Est-ce qu'on épouse une femme comme moi ? » (p. 323), par peur que sa réussite scolaire lui interdise toute possibilité d'amour, qu'elle ne distingue encore pas à l'époque du mariage.

---

<sup>15</sup> Voir p. 187 où l'autobiographe écrit avoir souhaité plus jeune se faire institutrice parce qu'elle rêvait « d'être [s]a propre cause et [s]a propre fin » avant de trouver dans la littérature le moyen de « réaliser ce vœu ».

<sup>16</sup> Ce dont rêve Simone au plus fort de son amour pour Jacques : « La maison Laiguillon, le bel appartement avec ses moquettes épaisses, le clair salon, la galerie ombreuse, c'était déjà pour moi un foyer ; je lirais, à côté de Jacques, et je penserais "nous deux" comme autrefois je murmurais "nous quatre" ; sa mère, sa sœur m'entoureraient de leur tendresse, mes parents se radouciraient : je redeviendrais celle que tout le monde aimait, je reprendrais *ma place* dans cette société hors de laquelle je n'envisageais que l'exil. » (p. 274).

## La condition de transfuge

Allons plus loin : d'une certaine manière, le ratage de Simone de Beauvoir au regard des normes bourgeoises était en partie programmé par sa famille elle-même. De son père, l'autobiographe écrit : « Ma situation familiale rappelait celle de mon père : il s'était trouvé en porte-à-faux entre le scepticisme désinvolte de mon grand-père et le sérieux bourgeois de ma grand-mère. Dans mon cas aussi, l'individualisme de papa et son éthique profane contrastaient avec la sévère morale traditionaliste que m'enseignait ma mère. Ce déséquilibre qui me vouait à la contestation explique en grande partie que je sois devenue une intellectuelle. » (p. 57). On le voit, les mêmes conditions n'ont pas produit les mêmes effets. Dans le cas de Georges de Beauvoir, les tensions initiales ont favorisé la mauvaise foi : ses prétentions littéraires se sont rigidifiées en un canon totalement dépassé et ses opinions politiques limitées à un maurrassisme aveugle aux réalités politiques, là où Simone a tiré au contraire des contradictions vécues dans son enfance une dynamique d'affranchissement.

Le parcours de l'autobiographe s'interprète de deux manières : la première, conforme aux opinions en vigueur à l'époque, en fait une « déclassée », ainsi qu'elle-même l'écrit pour rendre compte du malentendu faussant son rapport à son père : « Je crus que c'était nous qu'il plaignait ; mais non, dans notre laborieux avenir il lisait sa propre déchéance ; il récriminait contre l'injuste destin qui le condamnait à avoir pour filles des déclassées. » (p. 231). L'autre facette anticipe un phénomène social rare dans une société française encore figée, où les cas d'ascension sociale sont considérés avec méfiance, comme en témoignent les modèles d'ambitieux (Rastignac ou Julien Sorel), mais où les mutations en cours et surtout l'émergence lente d'une classe moyenne puis l'entrée après la seconde guerre mondiale dans une société de consommation conduira la bourgeoisie à se définir moins par des codes et des valeurs exclusives (donc excluantes) que par une aisance financière désormais accessible par le biais des études. Aux *déclassés* d'autrefois répondront après la guerre les *transfuges de classe*, modèle qui rend bien mieux compte du parcours de la jeune fille. Non que celle-ci ait progressé socialement : à l'époque, loin de percevoir son avenir comme une ascension, elle croît y reconnaître une trahison de son milieu et de son sexe (voir p. 234), autrement dit une déchéance ; l'autobiographe, quant à elle, sait parfaitement que ce déclassement fut sa véritable chance, et que l'agrégation a transformé la marginalité subie durant l'adolescence en une exceptionnalité pleinement assumée dans les années 1930 par Beauvoir, libérée à la fois des stigmates de la déclassée et surtout de l'opprobre social qui s'attachait à son célibat.

Amoureuse, Simone s'était réjouie du condescendant : « Tu sais, on peut être très bien, quoique licenciée » (p. 243) de Jacques ; l'autobiographe sait à l'inverse que sa chance fut d'avoir été « exactement dans la même situation que ces fils de famille désaxés » (p. 255), à qui les voies semblaient fermées mais qui y trouvent l'occasion de se réinventer.

## III. Beauvoir ou Comment réussir son ratage ?

Il est dans le texte deux occurrences de l'épithète « rangée » dont Beauvoir fait une véritable figure, « la jeune fille rangée », à l'instar de la

bâtarde de Leduc, du voleur de Genet ou du traître de Gorz. Dans la première, Beauvoir s'identifie elle-même « aux environs de l'âge de raison » comme une « petite fille rangée, heureuse et passablement arrogante » (p. 82). Dans la seconde, le temps a passé, Simone est devenue une cerveline, avec les encouragements ambigus de son père, qui ne peut assurer leur avenir ; durant un été, comme ses parents renouent avec de vieux amis qui ont trois fils, beaux garçons promis au barreau, la mère de ces trois possibles partis prévient « délicatement » Mme de Beauvoir « qu'elle n'accepterait pour brus que des filles dotées » : « cela nous fit bien rire, ajoute l'autobiographe, car nous considérons sans convoitise ces jeunes gens rangés » (p. 360). Exclue du système des échanges matrimoniaux, Simone qui s'apprête à passer l'agrégation est déjà passée de l'autre côté, même si certains liens – Jacques en particulier – la retiennent encore au passé. Pour elle, il s'agit désormais de savoir réussir ce que son milieu considère comme un ratage. Examinons sous cet angle les trois destins qui se croisent et se concluent dans la quatrième partie des *Mémoires*.

### **Jacques : le parfait raté**

Parce qu'il est un homme, Jacques s'inscrit dans une lignée sur laquelle repose tout le poids de la réussite familiale. Privé de son père disparu dans un accident d'auto et confronté au remariage de sa mère qui fait de lui très tôt un « précoce adulte » (p. 160), Jacques se comporte, dans l'immeuble familial boulevard Montparnasse, « avec l'autorité d'un jeune patron ». Il n'a manifestement pas eu d'enfance, d'emblée voué à racheter la double défaillance de ses aïeux : son grand-père qui a « compromis sa fortune par des spéculations fougueuses » – méprisé à ce titre par son beau-frère, précisément « bon-papa », qui cascade lui-même « de faillite en faillite » (p. 260) – et son père, lui aussi « entreprenant à l'excès », mais que sa disparition précoce a empêché de couler définitivement la fabrique de vitraux, ce que Jacques parviendra pour sa part à faire, comme si le destin des Laiguillon mâles était marqué par une fatale compulsion de répétition.

Notons la majuscule lorsque l'autobiographe écrit : « Je vis en Jacques, écrit l'autobiographe, une incarnation raffinée de l'Inquiétude. » (p. 263). Nous sommes bien en présence d'un mythe, à l'égal de ceux analysés par Roland Barthes. C'est d'ailleurs ce qui confère au jeune homme son prestige aux yeux de sa cousine : « À mes yeux, Jacques échappait à sa classe parce qu'il était inquiet : je ne réalisai pas que l'inquiétude était la manière dont cette génération bourgeoise essayait de se récupérer. » (p. 285). Conformément au parcours attendu d'un jeune bourgeois, Jacques est un fils de famille qui jette sa gourme non dans la débauche (comme le ferait un aristocrate) mais en adoptant la posture du révolté, pure prétention à l'anticonformisme qui sera, une fois venu l'âge de se placer, rapidement jugulée au profit d'une stratégie matrimoniale. Ainsi illustre-t-il le fait que la bourgeoisie tolère en son sein des révoltes purement mythiques et sans incidences réelles contre les mythes bourgeois, une sorte de mauvaise conscience de classe bien vite résorbée lorsque les contraintes se font sentir.

Plusieurs éléments auraient dû faire sentir à sa jeune cousine qu'il n'y avait là qu'une posture. Outre le fait que Jacques répète dès son adolescence tous les travers idéologiques qui sont ceux du père de Simone –

son paternalisme à l'égard des ouvriers, son mépris à l'égard des filles, Simone exceptée (voir p. 82), son rapport velléitaire aux études qu'il rate par manque de travail et d'ambition, ou encore ses prétentions aristocratiques, qu'illustre le nom de Laiguillon gravé sur la façade de l'immeuble avec « l'éclat d'un blason » (p. 261) –, il se montre d'emblée hésitant, incapable de mener à bien ses entreprises, tel l'avion baptisé « Le-Vieux-Charles » en l'honneur de Guynemer, pour lequel Simone a ramassé toutes les boîtes de conserve trouvées dans la rue, mais qu'il n'ébauche même pas (voir p. 81). Comme Georges de Beauvoir tenant dans une représentation de *La Paix chez soi* de Courteline le rôle d'un feuilletoniste besogneux accablé de dettes, Jacques incarne également sur scène, dans une comédie-charade, un rôle en parfaite adéquation avec son futur statut : « il jouait le rôle d'un jeune homme qui refuse d'épouser une jeune fille pauvre. “Si je fonde un foyer, expliqua-t-il, je veux pouvoir garantir à mes enfants une confortable aisance.” » (p. 262). C'est d'ailleurs de manière plus ou moins voilée, mais suffisamment explicite, qu'il avertit sa cousine de ses projets, comme lorsqu'il lui déclare : « Un jour, je me marierai » (p. 280) ou de manière plus ambiguë encore lorsqu'il lui confie une lettre qui porte en exergue : « Est-ce que ça te regarde ? », formule tirée des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* reprise dans *Poésie et vérité* et que Cocteau avait prêtée au héros de *Thomas l'imposteur* (1923), mais que Jacques a amputée ici de sa proposition indépendante préalable : « Je t'aime », dont elle était séparée par deux points, traduisant un rapport logique de concession ; tronqué, l'emprunt fait à Goethe *via* Cocteau signifie dès lors tout autre chose, contrairement à ce qu'en déduit la jeune fille.

Jacques n'est ni l'amant ni l'être supérieur qu'elle attendait : tel Swann dans la *Recherche*, il pêche par esthétisme, croyant pouvoir trouver la beauté – ce qu'il nomme la poésie – dans les bars de Montparnasse (comme Swann retrouvait Zéphora, peinte par Botticelli, chez Odette), et échoue à écrire le livre auquel il dit travailler. Mais là où Swann ne déchoira jamais, parvenant à faire de sa fille, Gilberte, l'épouse de Robert de Saint-Loup, Jacques, lui, est écrasé par le rappel à l'ordre bourgeois : trop « fidèle à la ligne qu'une voix d'outre-tombe lui avait assignée » (p. 262), il manquera à la fois d'assurance et de flair, sombrant dans la déchéance sociale.

Dans l'entretien avec Madeleine Chapsal cité en introduction, Beauvoir précisait à son sujet : « Mon cousin Jacques [...], je l'estime dans la mesure où il a raté sa vie. S'il avait bien vendu ses vitraux, il m'aurait moins intéressée<sup>17</sup>. » Extraordinaire renversement, qui sauve *in extremis* le grand amour de son adolescence précisément du fait que celui-ci fut « spectaculairement échou[er] » : « Il ne s'était pas contenté d'un ratage médiocre ; on a pu lui reprocher bien des choses, mais en tout cas il ne fut jamais mesquin ; il avait dégringolé tellement bas qu'il fallait qu'il eût été possédé par cette “folie de destruction” que j'imputais à sa jeunesse. » (p. 459).

---

<sup>17</sup> *Mémoires d'une jeune fille rangée de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 227.

### Zaza : la ratée malgré elle

Zaza est un personnage éminemment ambigu. Très proche de Simone par son goût des livres, des études et de la vie, elle n'apparaît jamais comme un double et les destins des deux amies se croisent en une forme de chiasme où la première domine la seconde plus réservée durant l'enfance et la seconde triomphe à l'agrégation peu avant la disparition de la première en 1929. Qu'admirait toutefois Simone chez son amie, plus talentueuse et audacieuse qu'elle ? Le fait d'être un véritable « personnage » (p. 120), ou lit-on ensuite, d'être dotée d'une mystérieuse « personnalité », caractéristiques qui se révèlent être à double tranchant, comme nous l'a appris le cas de Jacques, puisqu'elles sont le signe d'une théâtralité, destinée à cacher une faiblesse ou un mal-être. De fait, chez Zaza, Simone envie par exemple les savoir-faire pratiques, combinés à un talent littéraire : son amie rédige ainsi chaque semaine une *Chronique familiale* « à l'intention des grands-mères, oncles, tantes, absents de Paris » : « j'admirais, autant que la vivacité de ses récits, son adresse à fabriquer un objet qui ressemblait à un vrai journal » (p. 122). Or ce type de tâche accable la jeune fille, qui ne trouve jamais le temps de se consacrer à ce qui serait réellement un « vrai journal », à savoir ces cahiers que Simone, à l'inverse, commence à noircir à partir de mars 1926. Zaza, qui lui en avait tant imposé, se révèle fragile : bien des détails montrent chez elle une sorte de pulsion de mort, d'emblée signalée par l'allusion à une brûlure au troisième degré alors qu'elle faisait cuire des pommes de terre (voir p. 120). Ce qui apparaissait comme un accident se teinte d'une couleur plus sombre rapproché des crises d'apathie qui la saisissent à différents moments, de cet amour sacrificiel et désespéré qu'elle conçoit pour André, ou de son aveu qu'à plusieurs reprises, elle fut « à deux doigts du suicide » (p. 326). La faille de Zaza s'explique, comme chez Jacques, par son sentiment d'avoir été délaissée par ses parents : M. Mabile préférait sa sœur Lili et « l'amour passionné que [...] Zaza [portait à sa mère] fut certainement plus jaloux qu'heureux » (p. 154).

Cette froideur maternelle, jointe au chantage religieux que Mme Mabile exerce sur sa fille, suffit-elle toutefois à expliquer le désastre final ? En la matière, la psychologie semble de peu de poids. Bien plus pertinente est la lettre du texte qu'il faut savoir entendre. Notons en effet que la mémorialiste ne s'est pas contentée de changer le nom de son amie (Mabile à la place de Lacoïn) comme pour d'autres personnages : elle a également légèrement modifié son prénom : Élizabeth et non Élisabeth, mêlant en quelque sorte le français (l'accent aigu) et l'anglais (le z)<sup>18</sup>. Détail purement graphique, qui, en bonne logique derridéenne, doit nous alerter sur le couple phonique formé par les deux prénoms, Simone et Élizabeth ou plutôt Zaza. Le « Z », note Roland Barthes au sujet d'une célèbre nouvelle de Balzac, est la « lettre de la mutilation » :

phonétiquement, Z est cinglant à la façon d'un fouet châteaur, d'un insecte érinnyque ; graphiquement, jeté par la main, en écharpe, à travers la blancheur égale de la page, parmi les rondeurs de l'alphabet, comme un tranchant oblique et illégal, il coupe, il barre,

---

<sup>18</sup> L'édition Folio au programme comporte des corrections et des erreurs introduites par des relecteurs anonymes ; on y a francisé la graphie : « Élisabeth ». Dans l'édition en Pléiade, Sylvie Le Bon de Beauvoir a restauré la graphie « Élizabeth ».



il zèbre ; d'un point de vue balzacien, ce Z (qui est le nom de Balzac) est la lettre de la déviance (voir la nouvelle *Z. Marcas*) ; enfin, ici même, Z est la lettre inaugurale de la Zambinella, l'initiale de la castration, en sorte que par cette faute d'orthographe, installée au cœur de son nom, au ventre de son corps, Sarrasine reçoit le Z zambinellien selon sa véritable nature, qui est la blessure du manque. De plus, S et Z sont dans un rapport d'inversion graphique : c'est la même lettre, vue de l'autre côté du miroir : Sarrasine contemple en Zambinella sa propre castration. Aussi la barre (/) qui oppose le S de SarraSine et le Z de Zambinella a-t-elle une fonction panique : c'est la barre de la censure, la surface spéculaire, le mur de l'hallucination, le tranchant de l'antithèse, l'abstraction de la limite, l'oblicité du signifiant, l'index du paradigme, donc du sens.

Ainsi s'explique que Simone et Zaza aient eu des destins à la fois symétriques (par leurs milieux, leur éducation, leur goût de la littérature...) et en même temps parfaitement antithétiques – en miroir ainsi que l'écrit Barthes. Plus précisément, ce que révèle cette sur-représentation de la lettre du manque dans le nom d'Élisabeth, c'est qu'à l'inverse de Simone, Zaza a échoué par excès d'obéissance, de conformité, de scrupules. La véritable petite fille rangée, c'est elle, que l'on croyait audacieuse et impertinente, mais qui apparaît incapable de secouer la chape maternelle. Même enfin libre lors de son séjour en Allemagne, c'est bien en fille rangée qu'elle se comporte, alors que Simone, toute rangée qu'elle fut durant son enfance, est parvenue à puiser en elle-même l'audace nécessaire au dérangement de son univers familial.

### **Beauvoir : la ratée réussie**

« *Mémoires d'une jeune fille rangée* » peut s'entendre comme un génétif objectif (au sujet de...) ou subjectif (écrits par...), ce second sens paraissant toutefois moins logique, puisque c'est l'adulte, sans plus commune mesure avec l'enfant qu'elle fut, qui écrit. Le premier sens prévaut par conséquent ici : il contient *in nucleo* la dynamique même du récit, à savoir que l'acte même, pour une jeune fille rangée, de se raconter réellement, authentiquement, est en soi une forme de contestation et ne peut qu'aboutir à une libération, là où les carnets ou journaux des jeunes filles de la bourgeoisie étaient au contraire destinés à ce que les mères surveillent discrètement des adolescentes promises au mariage<sup>19</sup>.

Si son destin est l'opposé de celui de Zaza, c'est du fait de saisir à chaque moment les incohérences du système social et moral dans lequel elle se situe : contrairement à son amie qui déploie soit l'ironie soit l'impertinence mais n'en bouscule pas les fondements, Simone démonte par son esprit d'observation l'*illusio* sur laquelle se fonde le jeu social de la bourgeoisie. Toutes deux sont en porte-à-faux avec leur milieu, mais cet inconfort fait la force de l'une et la faiblesse de l'autre. Prenons la retraite qui précède la communion solennelle de Simone, où le prédicateur met en garde contre la curiosité en racontant l'histoire d'une petite fille intelligente

---

<sup>19</sup> Voir Philippe Lejeune, *Le Moi des demoiselles : enquête sur le journal de jeune fille*, Paris, Seuil, coll. « Les couleurs de la vie », 1993.

et précoce mais que ses mauvaises lectures conduisent au suicide ; la leçon qu'elle en tire dans un premier temps est une « admiration jalouse pour cette petite fille, d'un an seulement mon aînée, qui en savait tellement plus long que moi » (p. 111), puis s'interroge sur le fait que la vérité puisse tuer lorsqu'elle est reçue précocement, ce qui heurte son rationalisme. Bien d'autres exemples pourraient être cités de cet art du bricolage mis en œuvre par Simone pour détourner les leçons qui lui sont faites. Comme cette autre sanction imposée à Joe, plus intelligente que ses trois autres sœurs et plus garçonnière, mais qui est, de ce fait, « marquée » (p. 118). S'identifiant, la petite fille s'image en héroïne de roman : « plus jolies, plus gracieuses, plus douces que moi, ma sœur et mes cousines plairaient davantage, décidai-je ; elles trouveraient des maris : moi pas. Je n'en aurais pas d'amertume ; il serait juste qu'on me les préférât : mais quelque chose arriverait, qui m'exalterait au-dessus de toute préférence ; j'ignorais sous quelle forme, et par qui, mais je serais reconnue. J'imaginai que déjà un regard embrassait le terrain de croquet et les quatre fillettes en tablier beige ; il s'arrêtait sur moi et une voix murmurait : “Celle-ci n'est pas pareille aux autres.” » (p. 119). C'est dans le domaine religieux que cette technique montre le plus d'efficacité. Dieu, lui enseigne-t-on, a fait cette terre pour les hommes, et les hommes pour témoigner de sa beauté : « la mission dont je m'étais toujours sentie obscurément chargée, en déduit-elle, c'était lui qui me l'avait donnée. Loin qu'il me détrônât, il assurait mon règne. » (p. 166). Et quand vient le moment de se débarrasser de Dieu, c'est le « scepticisme paternel » (p. 181) qui lui ouvre la voie. Même la solitude qu'elle affronte durant son adolescence ne la fait pas reculer ; cet isolement est en effet converti en singularité : « “Je suis autre”, me disais-je parfois avec orgueil ; mais je voyais dans mes différences le gage d'une supériorité qu'un jour tout le monde reconnaîtrait. » (p. 247). Certes, l'angoisse l'étreint faute de pouvoir imaginer un autre monde que celui dans lequel elle vit alors, mais les ressources qu'elle mobilise suffiront à la soutenir.

La clé de son destin réside précisément dans sa capacité à convertir une faiblesse en une force, en particulier ce sérieux, puisé dans cet « esprit de sérieux » transmis par son éducation en un trait de caractère : « Depuis mon enfance, je m'étais toujours montrée entière, extrême et j'en tirais fierté. Les autres s'arrêtaient à mi-chemin de la foi ou du scepticisme, de leurs désirs, de leurs projets : je méprisais leur tiédeur. [...] Cet entêtement me privait, je m'en rendais compte, de certaines qualités, mais il n'était pas question de m'en départir ; mon sérieux, c'était “tout moi”, et je tenais énormément à moi. » (p. 283).

Pour citer cet article : Jean-Louis Jeannelle, « Les ratées de la famille », *SELF XX-XXI*, Journée d'agrégation « Simone de Beauvoir » (J.-L. Jeannelle dir.), 6 octobre 2018, Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle, URL : <http://self.hypotheses.org/files/2018/11/Les-ratées-de-la-famille.pdf>